Ami du Clergé du 4 septembre 1930

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Une Mission paroissiale. — XIX. La prière, moyen de persévérance, 513.
Cinq minutes d'Evangile. — XLIV. *14e Dim. après la Pentecôte :* Les deux maîtres, 517. — XLV. *15e Dimanche :* La crainte de la mort, 518.
Les Litanies de S. Joseph. — XX. *Soutien des familles :* La sauvegarde du foyer, 519.
La prédication des choses qui nous entourent. — 60. Le fumier, 521. — 61. Les habits, 523. — 62. Les habits (suite), 524.
Pour une Adoration perpétuelle. — Le Christ dans l'Eucharistie, 525.

UNE MISSION PAROISSIALE

XIX

LA PRIÈRE, MOYEN DE PERSÉVÉRANCE

Il nous est possible de prier Dieu, soit par l'intermédiaire des saints, soit directement.

I. — *But de la prière :* la gloire de Dieu, notre propre avantage et celui du prochain. Conditions pour que la prière atteigne ce but : humilité, attention, confiance, persévérance.

II. — *La prière et la persévérance.* Difficulté de la persévérance. La prière, moyen de se l'assurer : argument psychologique, ordre établi par Dieu. La prière continuelle.

III. — *Les formes de la prière.* Les prières qui s'imposent : oraison dominicale, symbole, actes, salutation angélique. Les autres prières vocales ou mentales. Ne pas cesser de prier par lassitude ou paresse.

Mes bien chers frères,

Quand nous élevons nos yeux vers le ciel, nous voyons nous sourire, là-haut, la T. S. Vierge Marie qui, entourée de sa cour d'anges et de saints, se penche pour accueillir nos prières et les faire agréer au Dieu tout-puissant. Les bienheureux, à leur tour, ainsi que les esprits célestes, s'offrent à nous prêter leur appui, à nous soutenir dans nos luttes, à intercéder pour nous obtenir des grâces, en un mot à nous faciliter le long et dur pèlerinage qui ne s'achève que dans l'éternité. Si donc, effrayés de notre néant, nous hésitions à recourir au Seigneur, nous ne manquerions ni d'avocats ni d'intermédiaires qui prendraient notre cause en main et qui, sur un simple désir de notre part, s'empresseraient de prier pour nous le Père que nous avons aux cieux.

Mais il n'est pas nécessaire de recourir toujours à ces médiateurs dont la puissance et la bonté nous sont toutefois si souvent utiles. Il nous est permis de nous adresser directement au Maître éternel de toutes choses, qui daigne prêter l'oreille aux supplíques du plus humble de ses enfants et qui a promis d'exaucer toute demande légitime et bien faite. Nous sommes donc en possession d'un double moyen pour obtenir du ciel les faveurs qui nous sont indispensables. Pourquoi faut-il que, trop souvent, nous oubliions cette faculté que nous avons de clamer notre misère afin d'obtenir du secours ? Pourquoi faut-il qu'absorbés par les entraînements ou les soucis du monde, nous négligions la prière qui mettrait à notre service l'influence des saints et des anges, qui nous concilierait l'amitié du bon Dieu ?

Sans doute, le Seigneur peut bien répandre sur nous des grâces sans que nous les lui ayons demandées : sa Providence généreuse se plaît ainsi, parfois, à nous surprendre en nous comblant soudain de dons que nous n'avions pas désirés. Mais ne trouvez-vous pas infiniment plus normal, plus respectueux aussi, que nous l'invoquions, directement ou par l'intercession de ses élus, lorsque nous avons besoin d'aide ou même, simplement, comme il le désire, dans toutes les circonstances de notre vie ? La prière est indispensable à tout chrétien, parce que tout chrétien ne peut se passer de Dieu et parce que — en règle générale, du moins — le Seigneur n'aime à accorder des avantages qu'à ceux qui lui témoignent leur respect et leur tendresse par de pieuses invocations.

I

La prière est une élévation de notre âme vers Dieu. Elle constitue donc pour nous une gloire, une grandeur ; elle nous confère un privilège de noblesse surnaturelle. Les autres créatures qui s'agitent ici-bas ne sont pas admises à s'approcher de Dieu : elles vivent obscurément leur existence matérielle, mais elles n'auront aucune relation libre avec Celui qui les créa pour nous. Tandis que nous, nous sommes appelés, conviés à nous élever bien au-dessus des horizons terrestres ; nous sommes convoqués à l'audience du Très-Haut ; nous sommes autorisés à nous présenter devant sa Majesté. Par cela même que Dieu nous a admis à la prière, il nous a rapprochés de son infinité ; il nous a accordé un bonheur immense dont rien, ici-bas, ne peut approcher ni nous donner la moindre idée.

I. — Certes, en nous offrant cette prérogative, le bon Dieu avait en vue la gloire extrinsèque qu'il est en droit d'attendre par l'hommage de ses créatures. Il n'est vraiment pas trop exigeant lorsqu'il nous demande de le reconnaître pour ce qu'il est, c'est-à-dire notre chef, notre maître, notre roi, notre créateur, notre Dieu. Tel est bien le premier but de la prière : nous prosterner devant l'Eternel afin de lui rendre nos devoirs.

Mais le Seigneur nous aime tant que, même lorsqu'il songe à lui, il ne nous perd jamais de vue. En nous imposant de l'invoquer, il a voulu concilier son intérêt avec les nôtres et nous faire tirer un bénéfice de notre acte d'obéissance et d'adoration. La prière n'est pas seulement agréable pour lui : elle est encore utile pour nous et Dieu se plaît à nous rendre au centuple le petit effort que nous accomplissons pour monter jusqu'au pied de son

trône, pour le vénérer et le servir. Il entend, en effet, que notre âme, ainsi mise en communication avec lui, puisse le solliciter, lui exposer sa situation et se faire accorder ce qui est nécessaire, non seulement pour son avancement, mais encore pour son avantage matériel. Le Seigneur est disposé, si nous le prions comme il convient, à nous prodiguer avant tout les grâces suprêmes de salut ; mais cela ne l'empêche point de nous octroyer également des bienfaits d'ordre temporel, quand il le juge convenable ou quand cela doit servir à notre sanctification.

Puisque nous devons tant recevoir, n'hésitons pas à demander. Ne sentons-nous pas, au fond de nous-mêmes, l'amer regret des fautes qui nous ont fait déplaire à Dieu ? Il suffit d'un élan d'amour pur pour que ces péchés soient pardonnés. N'éprouvons-nous pas la lassitude du labeur, la détresse du doute, l'angoisse des redoutables avenirs ? Nous n'avons qu'à joindre les mains pour nous sentir intérieurement envahis par le flot des énergies d'En-haut, pour être éblouis de lumière, pour renaître aux espoirs triomphants. Quelle que soit la difficulté qui nous arrête, l'obstacle qui nous barre la route, nous n'avons qu'à jeter vers l'Eternel le cri d'appel de notre âme confiante : nous sommes sûrs d'être entendus, nous pouvons compter être exaucés.

Et ce pouvoir qui nous est donné par la magnificence divine, ce pouvoir ne s'arrête pas à nous-mêmes. Si la première charité, la charité obligatoire et indispensable, est de veiller sur nous-mêmes, de gagner les mérites personnels qui se transformeront un jour en auréoles, il est recommandable aussi de songer aux âmes qui vivent autour de nous, aux âmes de ceux que nous aimons, à toutes les âmes qui forment, dans l'univers entier, l'immense famille du Seigneur. Ce que nous demanderons pour les autres, nous l'obtiendrons de la bonté suprême ; et lorsque nous rendrons ainsi un incomparable service à ceux pour qui nous aurons prié, nous acquerrons pour nous-mêmes de nouveaux avantages, car notre générosité surnaturelle nous fera bénir par le ciel. Que nos prières ne soient donc jamais exclusives et égoïstes : joignons à nos demandes individuelles des supplications plus générales et plus vastes : implorons la conversion des pécheurs, l'amélioration des justes, la consolation des affligés, la guérison des malades, le succès de notre pays, le triomphe de l'Eglise catholique. Dieu est toujours prêt à nous écouter.

II. — Il y a néanmoins quelques conditions pour que notre prière soit efficace. Plus d'une fois, n'est-il pas vrai, notre demande est purement machinale et routinière ; nous prononçons, du bout des lèvres, des formules auxquelles nous ne prêtons nulle attention et qui ne jaillissent pas vraiment du fond de notre cœur. Comment voudrions-nous que le Seigneur accède à de vagues désirs auxquels nous ne semblons, nous-mêmes, attacher aucune importance ?

Pour que notre prière soit bonne, elle devra être *humble* d'abord, car nous sommes bien petits devant Dieu, et il est juste de reconnaître notre néant à l'égard de Celui de qui nous attendons tout et qui, seul, peut tout nous procurer. Notre prière sera, ensuite, *attentive*. Encore une fois, si nous ne songeons pas nous-mêmes à ce que nous demandons au bon Dieu, si, pendant nos vagues oraisons, nous nous laissons bercer par des rêves vains, emporter par des préoccupations étrangères, nous ne pourrons pas, raisonnablement, reprocher au Seigneur de n'avoir pas été plus occupé que nous ne le sommes de l'objet de notre invocation. Réfléchissons aux mots que nous prononçons ; suivons soigneusement l'idée exprimée par le texte que nous utilisons ou venue des profondeurs de notre âme.

Prions encore avec *confiance*. Il ne faut jamais douter du Seigneur : nous savons bien qu'il est tout-puissant et qu'il ne tient qu'à lui de réaliser tout ce qui dépasse notre faiblesse ; nous savons encore qu'il est bon, bon au-delà de toute mesure, et que son cœur est toujours porté à nous faire du bien. Nous pouvons donc être assurés que ce ne sera jamais en vain que nous lui adresserons nos demandes. S'il semble, par instants, se détourner de nous, ce n'est que pour éprouver notre foi, ou peut-être pour nous faire expier nos négligences qui l'affligent. S'il nous refuse quelquefois tel ou tel objet de nos désirs, c'est parce que ce désir-là, que notre ignorance nous présentait comme saint ou légitime, étant en fait opposé au bonheur suprême de notre âme, se serait en fin de compte retourné contre nous.

Soumettons-nous, en bénissant Dieu, sans rien perdre de notre confiance. Et continuons de plus belle à prier. La prière doit être, en effet, *persévérante* : le Seigneur n'a rien d'un laquais à qui l'on puisse intimer des ordres qui doivent être exécutés sur-le-champ ; il est, tout au contraire, le dispensateur souverain qui distribue ses grâces comme il lui plaît et quand il lui plaît. Lorsqu'il trouve bon de nous faire attendre, n'abandonnons pas la partie : ce découragement serait indigne de nous et serait injurieux pour lui. Redoublons, au contraire, d'instances respectueuses et ferventes : faisons violence à sa miséricorde, et, pour être plus sûrs d'être exaucés, faisons-nous assister par les intercesseurs les plus puissants, par Marie et par les anges, par les saints qui sont nos protecteurs, et, avant tout, par le Médiateur suprême, par le Fils de Dieu qui nous a mérité tout ce que nous voulons obtenir. Dieu le Père ne peut rien refuser de ce qu'on lui demande simplement, filialement, au nom de N.-S. Jésus-Christ.

II

Parmi les multiples avantages de la prière, il en est un qu'il importe de signaler spécialement, car il a pour nous une importance toute particulière : la prière est le grand moyen d'assurer notre persévérance dans le bien jusqu'à la mort, jusqu'au salut. Vous voyez tout de suite l'intérêt suprême que cela présente pour nous. La persévérance, en effet, est la grande condition du bonheur éternel.

I. — Il n'y a peut-être pas une seule âme au monde qui n'ait eu ses élans de ferveur, ses heures de généreux héroïsme. Mais bientôt la lassitude

s'est fait sentir. On est tombé de la ferveur dans la négligence, de la tiédeur dans l'indifférence, de l'observance stricte de la loi aux péchés véniels, des fautes légères aux crimes graves. Sans doute, il y a eu des intermittences, des sursauts de bonne volonté sans lendemain, et des repentirs suivis de rechute. Mais le point d'aboutissement était fatal : de déchéance en déchéance on est arrivé à se séparer de Dieu, à se damner. Pourquoi ? Parce qu'on n'a pas su persévérer. N'est-ce point là, malheureusement, l'histoire de trop de pauvres âmes ?

Un des pires dangers que nous ayons à courir en ce monde, c'est donc ce manque de suite dans les idées comme dans la conduite, cette inconstance qui nous fait osciller sans cesse entre le bien, le médiocre et le mal. Or, la plus efficace protection contre notre faiblesse, c'est la supplication continuelle vers Dieu.

II. — Cela s'explique d'abord, du simple point de vue naturel et humain, par une très élémentaire analyse psychologique.

1. Il est universellement admis que la volonté, qui nous détermine à agir librement, est fréquemment influencée elle-même — sans rien perdre pour cela de son autonomie — par l'intelligence qui lui présente les questions sous un aspect plus ou moins favorable, plus ou moins utile ou intéressant. On n'a nul désir de réaliser un projet auquel on n'a pas pensé : « *Ignoti nulla cupido* », disaient les sages des époques antiques. Quand l'esprit a jugé que quelque chose est déplaisant ou odieux, on s'en détourne ou on le combat ; quand au contraire on s'est fait une idée intéressante d'une chose, on y tend de toutes ses forces et l'on agit énergiquement pour la réaliser ou l'obtenir.

Or la prière constitue la plus pratique, en même temps que la plus légitime et la plus sainte des auto-suggestions. Celui qui invoque se met en présence de Dieu ; il se souvient de ses grandeurs, de ses ordres, de ses bontés ; il tend par conséquent son âme entière vers le ciel. Librement et consciemment, il se force à considérer l'éternité et Dieu comme les termes auxquels il doit tendre : ses considérations pieuses agissent donc sur son énergie chancelante pour lui faire éviter le mal, pour l'aiguiller sur la voie du salut. Et l'homme qui s'accoutumera à prier souvent, à prier chaque jour et plusieurs fois par jour, contractera donc l'habitude d'envisager toutes ses attitudes sous l'angle surnaturel ; il jugera, avant l'action, cette action même qui se prépare ; il en repoussera l'idée ou la réalisera avec joie suivant qu'elle lui aura paru contraire ou non aux dispositions du Très-Haut. La persévérance, clef du salut, est une habitude ; et puisque toute habitude s'acquiert par la répétition des mêmes actes, la fréquence de nos oraisons nous fera conquérir la coutume sainte de ne jamais pécher et d'accomplir des gestes de vertu. Qui oserait dire que cet argument en faveur de la dévotion ne possède pas quelque valeur ?

2. Mais lorsqu'il s'agit de l'idéal divin, toutes les explications naturelles pâlissent et s'effacent devant les raisons sacrées et sublimes qui nous viennent de la bonté divine. Le grand motif qui rend la prière si efficace pour notre persévérance chrétienne, c'est que Dieu l'a voulu ainsi. « Demandez, a-t-il dit, et vous recevrez. » Il lui a plu — et comment l'en remercier assez ? — d'attacher à chacune de nos invocations une puissance particulière qui nous donnerait quelque droit à être entendus, à être exaucés par lui, dans la mesure où la faveur implorée lui paraîtrait utile et bonne pour notre salut.

Chaque fois donc que nous prions, nous acquérons des titres nouveaux à être délivrés de nos péchés, à être secourus dans les tentations, à être stimulés dans l'exercice des bonnes œuvres. Si nous ne prions que rarement, ce ne sera que rarement que nous obtiendrons ces grâces merveilleuses ; si au contraire, tous les jours et à toutes les heures, notre appel s'élance vers Dieu, à toutes les heures comme à tous les jours la rosée vivifiante des célestes faveurs descendra du ciel pour baigner nos âmes. La réitération perpétuelle de la prière ne laissera plus, dans notre vie, aucun intervalle de sécheresse, aucun vide par lequel Satan pourrait insinuer la paresse, le dégoût, la lâcheté, le péché. Nous nous tiendrons sans cesse en présence de Dieu, nous ne pourrons plus nous séparer de Dieu, jusqu'à ce que, par un bienheureux trépas, nous soyons indissolublement unis à Dieu.

III. — Comprenez-vous, à présent, la raison profonde du conseil que Jésus donnait à ses disciples et que l'Eglise, sans cesse, nous répète : « Il faut toujours prier sans jamais se lasser » ? La prière est le lien sacré qui nous rattache à l'espoir du bonheur ; elle nous maintient en contact avec le Seigneur qui peut, seul, nous sauver ; elle est la garantie qui nous est donnée contre nos propres défaillances ; elle est l'appui céleste qui nous permettra de persévérer. Et ne nous laissons pas effrayer par la nécessité où nous sommes de prier toujours. S'il ne s'agissait que de la récitation ininterrompue de formules verbales, l'entreprise serait, sans doute, surhumaine. Mais quoique la prière vocale soit prescrite de temps à autre, utile et féconde toujours, elle ne constitue pas l'unique manière d'élever notre âme vers Dieu. Si notre foi est vraiment sincère, si notre cœur est vraiment chrétien, il nous sera facile de transformer en élans vers le ciel toutes les actions comme tous les incidents de notre existence. La souffrance est une oraison, quand elle est acceptée pour Dieu ; le travail est une prière lorsqu'il s'accomplit par obéissance ; les contradictions, les humiliations, les plaisirs même et les succès peuvent devenir autant de prières, pourvu qu'ils soient accueillis dans un esprit chrétien et qu'ils soient offerts au bon Dieu. Il n'y a donc rien d'impossible, ni rien de difficile même, à se tenir sans cesse en présence de Dieu, à l'implorer pendant son sommeil comme pendant son labeur, au milieu de ses peines ainsi qu'au milieu de ses joies. Apprenons, à l'école de Jésus, apprenons à prier sans cesse de la sorte, car celui qui aura persévéré ainsi toute sa vie ne saurait être rejeté par lui.

III

Les formes de la prière sont innombrables. Chacun peut, à son gré, recourir à celles qu'il trouve dans les manuels de piété ou se composer à lui-même des prières plus personnelles qui traduisent mieux les sentiments de son cœur. Chacun peut encore extérioriser ses demandes en les prononçant de vive voix, ou au contraire s'élever vers Dieu intérieurement, par les seules effusions mentales qui demeurent dans le secret de son âme, mais que Dieu entend.

I. — Toutefois, il est certaines prières qui se placent au-dessus des autres, soit parce que leur origine est plus haute, soit parce qu'elles concordent mieux avec nos besoins essentiels. Ces formules-là, nul chrétien n'a le droit de les ignorer, nul ne peut se dispenser de les réciter de temps à autre, sous peine de se dérober aux désirs formels de l'Eglise et de déplaire à Dieu.

1. Nous ne parlerons pas, maintenant, de la messe, qui est la prière la plus officielle et la plus divine du catholicisme, mais qui dépasse le cadre des simples invocations, puisqu'elle est, en même temps, un sacrifice, l'immolation réelle du Christ, renouvelée mystiquement à l'autel depuis le drame du Calvaire. Mais comment oublier le *Pater*, la supplication qui dépasse toutes les autres et que Jésus lui-même a daigné nous apporter des cieux ?

Cette oraison si brève et qui paraît si simple renferme l'abrégé substantiel de tout ce que le Seigneur désire et de tout ce que nous pouvons nous-mêmes désirer. Elle s'ouvre par une invocation à la fois confiante, filiale et respectueuse, qui affirme notre généalogie spirituelle tout en réclamant les secours auxquels nous avons droit : « Notre Père, qui êtes aux cieux. » Puis les implorations se succèdent et se pressent : nous voulons d'abord la gloire de Dieu, la sanctification de son nom, le développement de son règne, la soumission universelle à ses lois. Ainsi des fils dignes de ce nom s'occupent d'abord des intérêts de leur père. Cela ne les empêche nullement de songer ensuite à leurs nécessités propres ; et voici que nous demandons les nourritures qui, chaque jour, sont indispensables à nos corps et à notre esprit ; nous souhaitons le pardon de nos fautes, la délivrance des tentations, l'éloignement de tout mal qui pourrait, en quelque façon, nuire à notre santé, à notre existence, ou simplement attenter à la pureté de notre âme. Où trouver quelque chose de plus grand, de plus complet, de plus beau, de plus saint ?

2. A cette oraison qui nous vient de Dieu, l'Eglise nous fait joindre le *Credo*, qui n'est autre chose que l'affirmation publique, officielle, de notre foi. Nous y proclamons notre croyance indéfectible en un Dieu souverain qui a créé le ciel et la terre ; en un Christ Jésus, Fils de Dieu et Dieu lui-même, dont nous rappelons brièvement la vie douloureuse et les revanches surnaturelles ; en un Esprit-Saint qui complète l'indivisible et glorieuse Trinité. Nous y affirmons notre certitude en l'Eglise catholique notre mère, aux grands dogmes qui renferment nos destinées : la communion des saints, la rémission de nos fautes, la résurrection future de nos corps mortels, et l'éternelle vie, enfin, pour laquelle Dieu nous propose le bonheur. Le *Credo* est l'acte solennel par lequel chaque chrétien doit signer sa foi religieuse : récitons-le avec conviction, avec énergie, et soyons prêts à tout sacrifier, même jusqu'à notre sang, plutôt que d'en abandonner jamais le moindre article.

3. Il se complète par cette série d'attestations qu'une tradition pieuse et sage nous invite à réitérer chaque jour, lors de nos prières du matin et du soir : l'acte de foi, par lequel nous affirmons notre absolue confiance aux paroles d'un Dieu qui ne saurait pas plus nous tromper qu'il ne peut se tromper lui-même ; l'acte d'espérance où nous exprimons notre attente de Celui à qui il appartient d'accorder la grâce en ce monde ainsi que le paradis en l'autre ; l'acte de charité qui nous fait dire à Dieu que nous l'aimons par-dessus toutes choses de même que nos semblables parce qu'il l'a ainsi ordonné. Viendront ensuite les actes de l'adoration et de l'offrande ; viendra enfin l'acte de notre contrition, où nous regretterons nos fautes, non pas à cause seulement des désagréments qu'elles provoquent ni des périls auxquels elles nous exposent, mais à cause de l'outrage fait au Seigneur qui est la perfection infinie et qui est digne de tout amour.

4. Toutes ces prières s'adressent directement au Maître céleste. En voici une, bien douce et bien simple, que la liturgie ramène au début de chaque partie de l'Office divin, que l'Eglise nous recommande de redire fréquemment, et qui fait appel à la Médiatrice toujours prête à user, en faveur des hommes, de son crédit auprès de l'Eternel. C'est l'*Ave Maria,* fleur de poésie et de doctrine, qui, en quelques paroles, salue la Reine du ciel, lui rappelle les privilèges de son incomparable maternité, et, tout en proclamant notre indignité, nous recommande à sa bienveillance à chacun des instants de notre vie comme à l'heure décisive du trépas.

II. — Aucune de ces grandes prières ne dépasse, n'est-il pas vrai, les forces des intelligences ni des mémoires les plus moyennes. Il est donc loisible à tout homme, il est donc facile et simple de se les assimiler pour les réciter chaque jour. Et cette simple récitation produit dans les cœurs des grâces fécondes. Elle nous maintient dans l'intégrité de la doctrine révélée ; elle nous obtient les faveurs précises que nous avons sollicitées dans les termes mêmes qui plaisent à Dieu, et dans l'esprit de docilité et d'amour qui réjouit son cœur paternel.

Libre à vous de trouver ces prières trop courtes : ce sera l'agréable preuve que votre piété est plus ardente, que votre ferveur vous fait désirer de prolonger l'intimité d'un tête-à-tête avec Dieu. Vous n'aurez nulle peine à trouver, dans les manuels et les ouvrages pieux de toutes sortes, d'autres invocations, d'autres formules, des méditations, des litanies qui, excellentes elles aussi, élèveront votre âme vers Dieu, vous feront participer à ses bienfaits.

Vous pourrez aussi (et c'est chose non seulement permise, mais louable) fermer vos livres de prières pour épancher plus familièrement votre cœur ému devant le Seigneur. Ajoutez aux prières fondamentales toutes celles qu'il vous plaira : plus vous invoquerez, plus vous plairez au ciel. Mais gardez-vous seulement d'oublier que les formules essentielles que nous venons de signaler sont, plus ou moins directement, émanées de la Révélation divine, qu'elles sont sanctionnées par l'Eglise infaillible et que, par conséquent, entre toutes, elles doivent être agréables à notre Père du ciel.

* *

Nous nous représentons trop souvent l'élévation vers Dieu comme un devoir onéreux et difficile. Nous nous résignons à prier parce que nous voulons rester fidèles à nos obligations de chrétiens ; mais nous prions comme on s'acquitte d'un travail dur et fastidieux, sans goût, sans entrain, avec, peut-être, le secret arrière-désir d'en avoir rapidement fini. Sans trop nous effrayer de cette disposition pénible, qui peut tenir à bien des causes, à la fatigue comme au tempérament, mais surtout à notre condition présente qui ne nous permet pas de jouir de Dieu comme nous en jouirons dans le ciel, il importe de ne pas nous habituer à transformer en corvée ce qui est la tâche la plus noble, la plus sainte de l'homme : l'hommage envers son Créateur.

Accoutumons-nous à réagir contre les tiédeurs alanguissantes, contre les paresses spirituelles. Accoutumons-nous à considérer toute la dignité infinie de la prière sainte, toute son utilité pour nos âmes, toute sa fécondité en grâces, toutes ses répercussions lointaines sur le bonheur de nos destinées. Si notre corps trop vite las et notre esprit trop tôt lassé veulent nous détourner de l'oraison qui se prolonge pour le plus grand bien de notre âme, sachons ramener ces esclaves dans le chemin de l'obéissance, dans la direction du devoir. Aimons à demeurer près de Dieu, aimons à converser avec lui, car c'est dans ces entretiens mystiques que nous apprendrons les vérités primordiales, que nous trouverons les illuminations nécessaires, que nous verrons enfin jaillir l'amour divin. La plus grande ivresse du paradis, ce ne sera ni la compagnie des saints et des anges, ni le torrent de voluptés pures qui nous inondera d'une félicité toujours nouvelle : ce sera l'union intime avec Dieu. Cette union, qui ne sera réalisée que là-haut, nous pouvons cependant la préparer dès ici-bas, et c'est la prière bien faite qui nous le permettra. Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

XLIV

14e Dimanche après la Pentecôte

LES DEUX MAÎTRES

Ce qui élève l'homme au-dessus de la création matérielle, ce qui forme son plus bel apanage, c'est son libre arbitre, grâce auquel il est le maître de ses actes et de sa destinée. Mais cette précieuse faveur contient un danger redoutable, car de son mauvais usage résulte un malheur éternel dont nous ne pouvons, ici-bas, nous faire une idée adéquate. Apprenons donc de Notre-Seigneur les grands principes sur lesquels nous devons régler notre existence terrestre.

I

Si jaloux que nous soyons de notre indépendance, nous ne pouvons y prétendre complètement. Il est très rare qu'un homme soit exempt d'obéir à un supérieur humain ; il est impossible à quiconque de se soustraire à l'une des deux grandes puissances qui se disputent l'empire du monde.

Tous, en effet, nous sommes sollicités par deux maîtres dont chacun cherche à nous ranger sous sa loi. Leur nom, le texte évangélique nous l'apprend, c'est Dieu et Mammon. Ce dernier mot, en hébreu, signifie « l'argent », et l'argent, à son tour, sert d'instrument de domination à celui qui est appelé par Jésus « le prince de ce monde », c'est-à-dire le démon. Dieu et Satan ont des intérêts et des sentiments non seulement différents, mais encore diamétralement opposés ; c'est pourquoi, entre eux deux, un choix s'impose : si, obéissant à la voix de notre conscience, nous rendons à Dieu l'amour dont il est infiniment digne, nous nous détournerons avec horreur de son adversaire irréductible et nous éviterons toute compromission avec lui. Dans le cas contraire, nous supporterons bien le démon, mais ce sera au mépris de Dieu.

Remarquez bien, m. f., les termes dont se sert Notre-Seigneur pour exprimer cette seconde alternative : il ne s'agit pas d'un amour véritable pour Satan, car celui-ci est un maître dur et méchant, tout comme le culte voué à l'argent n'est au fond que de l'égoïsme ; il n'est pas question non plus de haine formelle contre Dieu, car ce sentiment émané directement de l'enfer est heureusement peu fréquent parmi les hommes, mais bien plutôt de « mépris ». Fasciné qu'il est par l'appât des richesses, celui qui se laisse aller à l'avarice ne témoigne pas à Dieu et à ses commandements l'honneur et l'obéissance qui seraient de règle, ce qui constitue proprement le mépris.

En ce qui vous concerne, votre présence en ce lieu montre que vous êtes bien résolus à servir Dieu. Cependant vous devez vous tenir sur vos gardes, car telle est notre faiblesse en face des biens de la terre que nous devons toujours craindre de nous y attacher immodérément, presque sans nous en apercevoir. Examinons donc comment nous pourrions être amenés à quitter l'étendard de Dieu pour celui du démon. Prévoir le danger, c'est déjà l'éviter partiellement.

II

1. Un premier mode de défection consiste à cesser de désirer le ciel comme terme de ses efforts et à s'attacher par-dessus tout à l'argent. Celui qui agit ainsi a banni de son esprit toute crainte de l'enfer ; il est sourd aux reproches de sa conscience ; son

idéal est l'opulence et le suprême malheur qu'il redoute est la pauvreté. Dès lors, tous les moyens, honnêtes ou malhonnêtes, lui sont bons pour accroître son avoir. La justice des hommes, il l'appréhende quand il sait qu'elle pourrait l'atteindre, mais s'il est sûr de l'impunité, il n'hésite pas à s'approprier le bien d'autrui.

Vous avez déjà certainement rencontré de ces gens dont toute l'existence semble avoir pour unique but de gagner de l'argent. Ont-ils une âme, ils l'ignorent et font comme s'ils n'en avaient pas, puisqu'ils vivent comme si tout devait finir pour eux à la mort. Ils ne tiennent pas compte de la loi divine, ils tournent la loi humaine le plus possible, décorent la fraude du nom d'adresse et tirent leur gloire de ce qui devrait être leur ignominie.

Il suffit, pour se convaincre de leur aberration, de méditer la parole du Sauveur : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » (Math., XVI, 26).

2. On peut aussi servir l'argent en déployant à son acquisition un soin exagéré, au détriment de celui que nous devons à notre âme. Notre-Seigneur nous avertit de ce danger quand il nous dit, dans son Evangile, que parfois la parole divine tombant dans certains esprits est étouffée par les épines et demeure sans fruit. Ces épines, ce sont les soucis déréglés des choses temporelles.

Certaines personnes croient aux vérités de la foi ; elles confessent l'existence de Dieu et d'une rétribution éternelle. Mais quand, pour obéir à la loi de Dieu, il leur faudrait s'abstenir de travailler le dimanche, assister à la messe, s'approcher des sacrements, donner une éducation chrétienne à leurs enfants, elles estiment qu'elles n'en ont pas le temps, qu'il en résulterait une diminution de leurs revenus. Tout en se croyant et se disant chrétiennes, elles agissent en païennes.

3. Les deux cas précédents nous apparaissent nettement tranchés : c'est l'amour de la créature poussé jusqu'au mépris de Dieu. Il en est un troisième où les chrétiens essaient trop souvent de concilier les deux Maîtres : c'est lorsqu'ils craignent de manquer du nécessaire. Sans doute, ils tiennent à accomplir leurs devoirs religieux, ils sont fidèles à réciter leurs prières. Mais il semble qu'il y ait dans leur vie comme deux compartiments étanches entre lesquels aucun échange ne s'opère : quand ils sont à l'église, ils parlent et pensent en chrétiens ; pendant le reste du temps on les voit se préoccuper des pertes d'argent que peuvent leur faire subir les intempéries, la mortalité du bétail, la stérilité du sol, la stagnation des affaires, les événements politiques, comme si la Providence n'était qu'un vain mot et la destinée de l'âme une quantité négligeable.

A ceux-là Notre-Seigneur répète que la conciliation est impossible : il faut chercher principalement le règne de Dieu, accomplir sa volonté, et tout le reste doit être rapporté à cette fin. Ne craignons pas de manquer du nécessaire, car Dieu, qui donne aux oiseaux du ciel leur pâture et aux lis des champs leur vêtement, est assez puissant pour nous le procurer ; par-dessus tout il est un Père très aimant qui connaît nos intérêts et qui en prend soin.

* *

Mettons donc en lui toute notre confiance. Si nous sommes dans l'abondance, sachons lui en rendre grâces et souvenons-nous que nous sommes de simples dépositaires qui auront des comptes à rendre. S'il nous laisse dans l'indigence, pensons qu'un désagrément temporel a souvent pour compensation un grand avantage spirituel. Et cherchons surtout à nous amasser dans le ciel des trésors que personne ne pourra nous ravir. Ainsi soit-il.

XLV

15e Dimanche après la Pentecôte

LA CRAINTE DE LA MORT

Retenons les premiers mots de l'évangile que nous venons de lire : « Ne pleurez point ». Si Jésus parle ainsi à cette pauvre mère, c'est parce qu'il possède en sa toute-puissance le moyen de remédier à son malheur en ressuscitant son fils. Mais cette parole, nous pouvons aussi l'entendre de nous-mêmes. La seule image de la mort nous effraie, nous ne pouvons presque en parler ni en entendre parler sans tristesse. Au moindre danger qui nous menace, nous nous alarmons et nous nous désolons. « Ne pleurez pas, » nous dit Notre-Seigneur, et avec raison, car si nous sommes vraiment chrétiens, la mort, comme je voudrais vous le montrer, ne doit pas nous inspirer une crainte excessive.

I

Il y a une première sorte de personnes qui craignent la mort, et cela par une erreur funeste. — C'est celle des incroyants qui ne reconnaissent ni l'existence de Dieu ni l'immortalité de l'âme. Ils s'imaginent n'être pas plus que les animaux qui meurent tout entiers, et de là ils croient qu'après leur mort rien d'eux ne subsistera plus. Il est impossible que ceux-là ne regardent pas la mort avec horreur, parce qu'elle leur apparaît comme l'anéantissement total soit de l'âme soit du corps, et par conséquent comme la privation de tous les biens et le souverain de tous les maux.

Mais, allez-vous dire, cet incroyant, s'il est certain de ne pas être heureux après la mort, ne craint pas du moins d'être malheureux. — Ce serait vrai s'il pouvait avoir la certitude qu'après la mort il n'y a plus rien ; or, quoi qu'il puisse dire par ailleurs pour se vanter, cette certitude n'existe pas pour lui. Ce n'est là qu'une opinion qui repose sur des semblants de preuves et qui est combattue par toutes sortes de doutes, par le témoignage intime de la conscience, par la croyance de tant d'hommes savants et vertueux. De la sorte, l'incroyant n'a que deux alternatives : ou bien la mort est l'anéantissement total, et alors c'est la perte de tout ce qu'on possède ici-bas ; ou bien notre âme survit, et alors c'est la damnation, le malheur éternel pour tous ceux qui

n'ont pas bien vécu. C'est cette crainte qui fait trembler les plus braves au moment de la mort et qui provoque de salutaires réflexions.

II

Ceux qui craignent la mort, ce sont aussi ceux qui font consister leur repos et leur bonheur dans la jouissance des biens temporels. « *O mors, quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis !* O mort, comme ton souvenir est amer à l'homme qui se confie en ses richesses ! » dit la Sainte Ecriture (Eccli., XLI, 4). Quelle sombre constatation, pour celui qui s'est installé dans un confortable bien-être, qui caresse de vastes projets d'avenir, qui ne se refuse aucun plaisir, que de voir les années fuir si vite et le spectre de la mort se faire de plus en plus proche ! On comprend alors que, semblable à l'autruche qui croit échapper au danger en cachant sa tête dans le sable, il ferme les yeux sur l'avenir et se plonge dans la volupté du moment présent.

On ne peut s'empêcher de ressentir de la compassion en voyant l'homme non seulement craindre la mort, mais encore, tout en prévoyant la mort, s'attacher à des biens qui passent si vite. Si la vie terrestre devait durer toujours ou du moins autant que celle des patriarches, il aurait encore quelque excuse, mais étant donné qu'elle se trouve bornée dans de si étroites limites, on ne peut que taxer de folie une telle conduite. « Insensé, dit Jésus au riche qui se flattait de goûter longtemps le fruit de ses peines, cette nuit même on vous redemandera votre âme, vous mourrez, et pour qui sera ce que vous avez amassé ? » (Luc, XII, 20). « Insensé, » le mot est dur, mais juste : devoir mourir et faire des biens de la vie l'unique objet de ses désirs, c'est en effet avoir perdu la raison.

III

Cependant, il faut l'avouer, tous les hommes, sans en excepter les sages et les chrétiens, craignent la mort. C'est là un sentiment naturel, issu de la tendance innée de tout être vers sa conservation. De plus, nous savons combien sont insondables les jugements de Dieu : nous nous sentons pécheurs et, alors même que notre conscience ne nous fait aucun reproche grave, nous nous rappelons cette parole de l'Ecriture : « Nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. » (Eccli., IX, 1). De là provient une légitime frayeur, à la pensée qu'il faudra comparaître devant le tribunal infaillible où seront passées au crible nos moindres actions.

Mais, pour nous consoler, la religion nous fournit de puissants motifs.

C'est d'abord la vue de N.-S. Jésus-Christ. Comme un chef qui anime ses soldats par son propre exemple, il a voulu goûter à pleins bords l'amertume de la mort. Au Jardin de Gethsémani, l'agonie qu'il eut à soutenir montre assez la répugnance de sa nature pour les tourments prévus et l'angoisse de son âme chargée des péchés du monde en face de la colère divine. Et pourtant, lorsque fut venue l'heure de sa Passion, il marcha au supplice le front serein et jusqu'à la fin son courage demeura inébranlable.

Là où le Maître est passé, il faut que les disciples s'acheminent à leur tour. Pour les y aider ils ont, plus encore que son exemple, les grâces qu'il leur a méritées. « Je ne savais pas qu'il fût si doux de mourir, » disait un saint. Bien des chrétiens, s'ils ont fait leur devoir pendant leur vie et s'ils ont reçu les derniers sacrements avec de bonnes dispositions, pourraient à leur dernière heure répéter cette parole. De loin ils ont pu s'alarmer, mais, le moment venu, la bonté paternelle de Dieu les a secourus et a versé la consolation dans leurs âmes. Et ils s'endorment de leur dernier sommeil, sous les regards surpris et admirateurs de leur entourage, avec une paix qui n'est déjà plus de la terre et qui est comme l'aurore des clartés éternelles.

S. Paul, s'adressant aux fidèles de Corinthe, fait cet aveu : « Nous gémissons accablés, parce que nous voulons, non pas ôter notre vêtement, mais revêtir l'autre par-dessus. » Tel est bien notre sentiment naturel. Nous avons une horreur instinctive de la mort et nous voudrions, non pas mourir, mais, sans passer par cette étape, être revêtus d'un corps glorieux et immortel. Et pourtant le même apôtre n'hésite pas à dire quelques lignes plus loin : « Sachant que, aussi longtemps que nous habitons dans ce corps, nous sommes loin du Seigneur,... nous aimons mieux déloger de ce corps et habiter auprès du Seigneur. » (II Cor., V, 4-8). La foi nous enseigne en effet que la mort est la condition nécessaire de l'union à Dieu et que ces deux biens étant mis en balance : la vie présente et le bonheur du ciel, nous ne devons pas hésiter à préférer le second

Nos péchés sont grands, il est vrai, mais, pour en obtenir le pardon, il faut si peu de chose : l'aveu sincère des fautes, telles qu'on se les rappelle, ou si on ne le peut, un simple acte de contrition ! Dieu est un juge, il est vrai, mais surtout il est un père qui ouvre ses bras au prodigue repentant et qui ne trompe jamais la confiance qu'on met en lui.

Pénétrons-nous donc des vues de la foi et, sur l'invitation de Notre-Seigneur, cessons de gémir pour nous abandonner aux joyeuses espérances chrétiennes. Ainsi soit-il.

LES LITANIES DE SAINT JOSEPH

XX

Soutien des familles, priez pour nous

LA SAUVEGARDE DU FOYER

S. Joseph est appelé et mérite d'être appelé le « Soutien des familles », à cause de son exemple et par suite de la protection qu'il doit étendre sur tous les foyers chrétiens.

I

Qu'est-ce qui fait la stabilité et donc la force des familles ? Il me semble que ce sont la fidélité réciproque des époux et la bonne éducation des enfants.

Faut-il revenir sur l'union si étroite, si affectueuse, si tendre, de S. Joseph avec la T. S. Vierge ? Prédestinés, par le Père, l'un pour l'autre, en vue d'un but unique : conserver au monde le Messie, le Sauveur ; aidés d'autre part, soutenus par la force de l'Esprit-Saint, fondus en définitive en la Trinité divine, comment n'auraient-ils pas eu tous les deux les mêmes vues, la même vie ? « Ces deux âmes, remarque S. Bernardin de Sienne, n'étaient unies que parce qu'elles se trouvaient tout à fait semblables dans la pratique des vertus. Elles aimaient Dieu du même amour ; elles s'abîmaient en lui et s'efforçaient de le servir avec le même dévouement. » Imaginez quels devaient être les entretiens des deux époux quand, la journée finie, ils se communiquaient leurs pieuses pensées, leurs saintes aspirations ! L'amour de Dieu ! y a-t-il, peut-il y avoir, pour consolider un foyer, ciment plus fort que celui-là ?

Non, car c'est cet amour surnaturel qui engendre l'autre. Ce que Joseph aimait en la Vierge, ce qui l'attachait à elle d'un lien si fort, c'était sa beauté intérieure : son âme, les vertus dont s'ornait cette âme très sainte, et le désir ardent, impérieux, de la prendre en tout pour modèle de la sienne. Ils étaient ainsi deux en une seule âme. Merveilleuse unité, que la mort même n'a pu détruire !

Comment S. Joseph, « soutien des familles », n'inspirerait-il pas aux époux dont il est le modèle, de suivre son exemple ?

J'ai dit que ce qui assure, en second lieu, la stabilité des foyers, c'est la bonne éducation des enfants.

On hésite à parler d'éducation quand il s'agit de la Sainte Famille et de cet Enfant qui s'appelait Jésus, le Verbe incarné !

Osons pourtant. Il suffit du reste de s'entendre sur les mots. En quoi consiste l'éducation ? à « élever », c'est-à-dire à faire monter l'enfant toujours plus haut, jusqu'à Dieu.

Et ici encore, mettons les parents à l'école de S. Joseph. Bossuet nous y invite : « Jésus, dit-il, est né sur la terre comme orphelin et il n'a point de père en ce monde. Mais Dieu choisit Joseph pour lui en tenir lieu. Avec quelle joie Joseph reçoit cet abandonné, et comme il s'offre de tout son cœur, pour être le père de cet orphelin ! Depuis ce temps-là il ne vit plus que pour Jésus-Christ ; il n'a plus de soin que pour lui : il prend lui-même pour ce Dieu un cœur et des entrailles de père. »

Parce qu'il a, pour cet Enfant, « des entrailles de père », de vrai père, il a conscience de tous ses devoirs et de toutes ses responsabilités. Il sera guidé, en chacune de ses actions, par la pensée que ce Fils appartient à Dieu avant de lui appartenir.

Aussi, le quarantième jour après la naissance de Jésus, c'est avec joie qu'il accomplit la Loi et le porte à Jérusalem afin de l'offrir au Seigneur et de le lui consacrer. Il connaît les Ecritures (le vieillard Siméon se charge d'ailleurs de les lui rappeler) : il comprend que cette offrande ne fait que commencer et qu'elle s'achèvera plus tard dans le suprême sacrifice. Il sait ce que signifie le nom de *Jésus* qu'il lui a donné, sur l'ordre de l'Ange, il y a trente jours. Il souffre à cette pensée affreuse ; ses yeux se mouillent ; son cœur saigne. Mais il n'hésite pas ; d'avance, entrevoyant l'autel, il « présente » à Dieu, parce que Dieu l'exige, la pure Victime.

Il mettra tous ses soins à garder de son mieux la divine Hostie, afin que la Justice éternelle la retrouve à son heure !

Il n'avait évidemment pas à s'inquiéter de la sanctification du Verbe de Dieu : c'est lui qui se sanctifiait à son contact ! Mais pour remplir parfaitement son rôle de père et de chef, il voulait avant tout en être digne. En être digne, qu'est-ce à dire ? Il s'efforçait de se conduire sans cesse de telle sorte que Dieu, dont il était le représentant dans la famille, fût, pour cette œuvre comme pour les autres, content de lui. Et Jésus, qui n'avait même pas besoin de ses conseils « pour être aux choses du Père », daignait attendre de Joseph le signal et l'ordre de s'élever avec lui et Marie jusqu'à Dieu, d'accomplir ses « exercices de piété » ordinaires et de sanctifier, par eux, sa journée. Car Joseph veillait à ce que, chez lui, on se conformât à toutes les prescriptions de la Loi mosaïque ; il présidait à tous les pieux exercices et en réglait l'ordre et l'économie. On peut donc dire, en toute vérité, que, modèle des époux, il est aussi celui des éducateurs.

Heureux seront-ils, les uns et les autres, s'ils suivent ses exemples ! Ils seront, comme lui et grâce à lui, les « soutiens de leurs familles » !

II

On sait avec quelle fureur satanique la famille est, de par la volonté des Loges, battue en brèche !

De plus en plus, le monde perd de vue que le mariage est un sacrement, une chose sacrée ; il le profane, le traite comme un lien quelconque : trop souvent le caprice de la passion le noue et le rompt. On le contracte bien encore, dans la plupart des cas, au pied des autels de Dieu. Mais, pour beaucoup, n'est-il pas, même alors, une simple formalité à laquelle on se résigne... pour faire comme tout le monde ? Combien se rendent compte qu'il s'agit de recevoir un sacrement, et un « grand sacrement » ? Combien y voient un moyen divin qui leur permet d'acquérir la grâce indispensable pour remplir, dans l'ordre, chrétiennement, les devoirs de la vie conjugale ? A en juger par la façon dont on s'y prépare en général, ils paraissent bien peu nombreux ! On aime mieux, pour tenir les promesses échangées, compter sur des secours humains, extérieurs, fragiles, qui ne dureront pas longtemps.

Et quand ils auront disparu, on ne s'entendra plus et l'on s'en ira chacun de son côté !

Cela semble si naturel, maintenant que l'on ne demande plus à la foi qui gardait dans le droit chemin, la force de se supporter l'un l'autre ! C'est si

facile, aujourd'hui, grâce à la loi du divorce, l'une des plus néfastes des lois laïques !

Mais le divorce est un crime légal. Et l'Eglise, au nom d'ailleurs du droit naturel et de l'Evangile, a mille fois raison de le condamner et de se montrer sévère envers les divorcés, qu'elle rejette de son sein, même par delà la mort.

Sur quelle base peut reposer un foyer où chacun garde l'espoir fondé de laisser l'autre à la première difficulté ou au premier caprice ?

Si l'on n'est pas disposé à se soumettre, malgré tout, à la volonté de Dieu, comme S. Joseph qui, à un moment d'angoisse, obéit à la voix du Ciel, tout s'écroule ; c'est la ruine !

Mais l'est-on, peut-on l'être, quand on n'a pas l'horreur de cette révolte contre Dieu qui s'appelle le péché ? Comment résisteraient-ils aux entraînements de la passion dans la vie conjugale, des époux qui s'y sont livrés à corps perdu, c'est le cas de l'écrire, avant de s'y engager ? qui, n'ayant pas une estime profonde et ferme pour l'état de grâce, ne l'avaient plus au moment où ils se sont mariés, continuent de vivre dans le sacrilège et aggravent chaque jour le crime de leur âme ? Qu'est-ce qui pourrait bien les arrêter sur la pente du mal et les retenir sur celle du vice ? On a déjà tant de peine à se tenir debout quand on s'appuie sur Dieu ; comment rester droit si on le dédaigne ?

Alors, quand la passion ne trouve plus son compte au foyer, s'étonnera-t-on qu'elle cherche pâture ailleurs, et que, par voie de conséquence inévitable, le foyer lui-même s'effondre ?

Heureux donc les époux qui, devant l'autel, portant Dieu dans leur cœur, se sont sincèrement promis beaucoup, et veulent garder et mettre à profit la grâce sacramentelle qui les aide puissamment à tenir leurs promesses !

L'une de ces promesses, c'était de faire de leurs enfants de vrais chrétiens, de les « élever », comme S. Joseph, de mieux en mieux et de plus en plus vers Dieu.

Ils s'indignent contre ces théories diaboliques qui, tout comme la loi Naquet, ont, sinon pour but, du moins pour résultat certain de détruire la famille. De quelque point de vue qu'on le considère, physique, moral ou spirituel, l'enfant appartient à son père et à sa mère, et non pas à l'Etat. Ils en ont, de par Dieu, la charge et la responsabilité. L'Etat peut les suppléer ; il n'a pas le droit de les supplanter.

Comment s'acquitteront-ils de leur tâche ?

Ils auront à cœur, avant tout, de présenter leurs enfants au saint baptême, pour en faire des chrétiens ; puis ils s'efforceront de préserver, dans ces petites âmes, et de plus en plus à mesure qu'elles avanceront, l'innocence et la foi baptismales. Ils en éloigneront tous les dangers qui menacent l'une ou l'autre. Autant que possible et en toute conscience, ils choisiront avec grand soin, pour leurs enfants, l'école qui meublera leur esprit et façonnera leur intelligence. Ils voudront être renseignés sur leurs camarades et les connaître...

Mais par-dessus tout, ils prendront grand soin de la vie spirituelle de leurs fils et de leurs filles. « Rien n'est plus grand que d'élever les âmes, que de former le caractère de la jeunesse. Celui qui sait façonner le cœur des adolescents, je le juge bien supérieur à tous les peintres, à tous les sculpteurs et aux artistes de génie » (S. Jean Chrysostome). Œuvre compliquée et difficile, à l'heure actuelle en particulier, où la jeunesse n'entend parler que de la terre, de ses droits et de ses plaisirs !

Après l'Eglise, le père et la mère sont les principaux éducateurs de l'âme de leurs enfants. Qu'ils y pensent davantage ! Qu'on ne saisisse sur leurs lèvres que des conseils conformes à la loi évangélique ! Et qu'ils y joignent l'exemple ! Sans l'exemple, on l'oublie trop, les conseils demeureront inopérants. Ils auront à cœur de mener devant leurs enfants une vie droite, une vie vraiment chrétienne. « L'éducation, comme le christianisme la conçoit, est une œuvre divine. Il faut donc que Dieu intervienne, et il interviendra si vous le lui demandez. Demandez-le-lui pour vos enfants qui sont aussi les siens » (Card. Andrieu).

C'est pour cette « œuvre divine », plus encore peut-être que pour la sauvegarde de leur fidélité réciproque, que les époux ont surtout besoin de la protection puissante du céleste « Soutien des familles ». Ils n'hésiteront donc pas, pour obtenir la lumière et la force qui leur sont nécessaires, à s'adresser à S. Joseph qui a mérité, non seulement de demeurer sous le même toit que la Vierge Mère, mais aussi de conduire les premiers pas de l'Enfant-Dieu !

LA PRÉDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

60

Le fumier

Voici un prédicateur qui parle surtout au nez par sa puanteur et la répugnance qu'il inspire. Mais comme vous avez souvent l'occasion de le sentir et de l'utiliser, il est bon que vous sachiez alors entendre ses leçons.

I. — L'ENGRAIS DE L'AME

« *Je sers à féconder tes champs, cultivateur. Tu as un meilleur fumier pour féconder le champ de ton âme : ce sont tes péchés.* »

1. D'abord, *les péchés sont vraiment du fumier*. En effet, ils sont les déchets de notre nature corrompue. Ils ont la laideur et la puanteur du fumier ; ils salissent notre âme et la rendent inhabitable pour Dieu. Celui qui commet le péché, surtout le péché honteux, est tout couvert de boue et de fange : il devient un fumier ambulant, portant au loin l'infection.

2. *On peut se servir de ses péchés comme d'un fumier* fécondant pour son âme. Il existe un livre

intitulé : *L'art d'utiliser ses fautes* [1]. C'est qu'on peut tirer parti de ses péchés.

D'abord nos péchés nous apprennent à mieux nous connaître et à nous défier de nous-mêmes, en nous montrant notre faiblesse par notre propre expérience. Nos péchés sont, par le fait, une exhortation à la vigilance pour éviter les dangers, à la prière pour nous assurer des secours, à l'humilité en nous faisant sentir notre misère.

Ensuite le souvenir de nos fautes doit entretenir en nous, jusqu'à notre mort, un profond repentir d'avoir offensé le bon Dieu, un vif désir de réparer, d'expier, de compenser par une vie fervente l'offense faite à Dieu et de racheter le temps perdu. Ce sont là d'excellents stimulants pour nous.

Enfin la vue du malheur que nous avons eu d'offenser le bon Dieu, l'expérience que nous avons faite de la faiblesse humaine doivent nous remplir de zèle pour préserver les autres d'un pareil sort, les mettre en garde contre les dangers, ou les retirer de l'abîme s'ils y sont déjà tombés par leur faute.

II. — Du péché a la sainteté

« *Du fumier on peut monter sur le trône :* De stercore erigens pauperem ut collocet eum cum principibus (Ps. CXII, 7-8), *c'est-à-dire que des bas-fonds du péché on peut s'élever jusqu'aux sommets de la sainteté.* »

Le Psalmiste a chanté cette merveille. C'est là un miracle opéré par la grâce avec le concours de la bonne volonté humaine, un miracle plus grand que la résurrection d'un mort. Il a été accompli souvent : pour le prouver, on n'a qu'à nommer S. Paul, Ste Madeleine, Ste Marie Egyptienne, S. Augustin et tant d'autres qui, après de grandes fautes, sont devenus de très grands saints. Il nous est facile de reprendre pour notre propre compte le raisonnement que faisait S. Augustin : « Pourquoi ne pourrais-je pas ce qu'ont pu celui-ci et celle-là ? »

Non seulement nous avons des exemples, mais nous avons aussi l'aide de la grâce de Dieu qui nous est offerte, l'invitation, l'encouragement et l'appui de la bonne Mère du ciel, des anges et des saints. Nous venons de voir que les péchés passés, au lieu de nous être un empêchement, peuvent nous servir de leçon et de stimulant pour devenir plus saints. Allons, à l'œuvre !

III. — Sortir du péché

« *On ne reste pas dans l'ordure quand on y est tombé : on se relève vite et on se lave. Pourquoi rester dans l'infection du péché, quand on s'y est jeté dans un moment de folie ?* »

O étrange insensibilité, ô incroyable hébétement d'une multitude d'hommes ! Ils sont dans l'ordure du péché et ils y demeurent ! Il n'est pas surprenant qu'ils soient tombés. La pauvre nature humaine est si faible, si corrompue, si exposée ! Mais ce qu'on ne comprend pas, c'est qu'étant tombé dans la boue on s'y complaise et on y reste, non seulement des heures, mais des jours, des mois, des années, et même pendant toute la vie, quand il serait si facile de se relever et de se laver immédiatement par un acte de contrition parfaite, suivi, dès qu'on le pourra, d'une bonne confession pour compléter la purification de son âme.

A combien d'hommes on peut appliquer les paroles du prophète Joël : « *Computruerunt jumenta in stercore suo.* Les bêtes de somme ont pourri dans leur propre fumier » (I, 17). Beaucoup d'hommes, en effet, traînent toute leur vie les vices de leur adolescence et ces vices vont dormir avec eux jusque dans la tombe.

IV. — Ne pas se repaître d'ordures

« *O homme, surtout ne descends pas à cette suprême dégradation de te repaître d'ordures.* »

C'est le triste sort que déplorait le prophète Jérémie dans ses Lamentations : « *Qui nutriebantur in croceis amplexati sunt stercora.* Ceux qui étaient portés sur la pourpre, c'est-à-dire les rois, en ont été réduits à se repaître, à se délecter d'ordures. » (IV, 5).

C'est le cas du pauvre prodigue de l'Evangile vivant au milieu des pourceaux et leur enviant leur pâture. Ah ! ceux et celles qui en viennent à ce point par les passions de la chair ne méritent plus d'être appelés les enfants de Dieu, pas même d'être appelés des hommes : ils sont devenus des bêtes de somme. Moins que cela : d'après la Ste Ecriture, ils sont devenus fumier : « *Facti sunt ut stercus terræ.* » (Ps. LXXXII, 11).

L'Esprit-Saint applique cela tout spécialement à la fille, à la femme qui se conduisent mal : il dit qu'on les foulera aux pieds comme le fumier qui est sur le chemin : « *Fornicaria, quasi stercus in via conculcabitur.* » (Eccli., IX, 10). Pauvres étourdies, voyez donc où vous mèneront vos mauvaises passions si vous ne voulez pas les combattre : vous deviendrez des rebuts, des déchets, des ordures qu'on osera à peine toucher du pied. *Quasi sterquilinium in fine perdetur.* (Job, XX, 7).

V. — Le mépris des biens terrestres

« *Ce n'est pas seulement le pécheur et le péché qui sont comme du fumier. L'Apôtre vous exhorte à regarder comme tels tous les faux biens de la terre :* « Omnia arbitror ut stercora ut Christum lucrifaciam. » (Philip., III, 8).

Cette pensée, nous pouvons d'abord l'appliquer à notre propre personne : « *Putredini dixi : Mater mea es.* J'ai dit à la pourriture : Tu es ma mère. » (Job, XVII, 14). Qui sommes-nous en effet ? Un sac d'ordures. Nous avons beau parer notre corps : il est cela, il restera cela jusqu'à la fin et il aboutira à la pourriture complète. Tout ce qui nous entoure aboutit aussi à la poussière, à la boue. « La gloire humaine elle-même, dit l'écrivain sacré, est fumier. *Gloria ejus stercus est et vermis.* » (I

[1] Par le P. Tissot ; in-32, 7 f. ; Paris, Beauchesne.

Mach., II, 62). Ne nous enorgueillissons donc pas et ne collons pas nos cœurs aux créatures, mais servons-nous de notre misère et de celle des créatures comme d'un fumier pour engraisser l'arbre stérile de notre âme, en lui faisant enfin produire du fruit par l'humilité. Restons, comme Job, sur notre fumier, pour que Dieu, en considération de notre humilité, vienne nous tirer de notre abjection et nous élever jusqu'à lui.

VI. — Les fêtes licencieuses

« *Parents, jeunes gens, jeunes filles, écoutez la menace du prophète Malachie qui malheureusement s'applique trop bien à certaines de nos fêtes religieuses, surtout à nos fêtes patronales d'aujourd'hui :* « *Je vous jetterai au visage l'ordure de vos fêtes* » (II, 3).

Voilà, hélas ! ce que sont devenues dans beaucoup de paroisses les fêtes patronales : une occasion de désordre non seulement pour la paroisse qui célèbre sa fête, mais aussi pour tout le voisinage. Les parents, aveugles et faibles, permettent à cette occasion à leurs jeunes gens et à leurs jeunes filles des sorties de jour et de nuit sans contrôle et sans surveillance. Ces jours-là, la jeunesse court les rues, les chemins, les bals, les lieux d'amusement, mais aussi, hélas ! les lieux obscurs et retirés. Les jeunes gens et jeunes filles encore honnêtes sont mêlés ce jour-là à toute la lie du pays, même pendant la nuit, au milieu des orgies des cabarets.

Oh ! les belles choses qu'ils voient, qu'ils entendent et qu'ils apprennent s'ils ne les savaient pas déjà ! Combien d'âmes de jeunes gens, de jeunes filles, qui étaient encore innocentes et pures comme le lis des champs, deviennent dans ces occasions pourriture et fumier ! Et cette pourriture, parents, enfants, vous l'aurez sur le visage au jugement dernier, à la face du ciel et de la terre, quand tout sera révélé et étalé à tous les yeux. On verra alors combien les pasteurs d'âmes avaient raison de s'élever contre ces désordres, et comme on aurait bien fait de les écouter. Mais ce sera trop tard : le mal alors sera sans remède et éternel.

61
Les habits

Aujourd'hui nous avons un prédicateur silencieux, qui ne nous quitte pas de jour, que nous voyons sur ceux que nous rencontrons, et qui attire surtout l'attention du sexe féminin.

I. — Un signe de déchéance

« *Au lieu de vous glorifier de nous, vous devriez en être humiliés, car nous rappelons à tous votre déchéance et votre misère actuelle.* »

En effet, nous sommes les seuls parmi les êtres vivants à sentir la nécessité du vêtement, et c'est le péché qui en est cause : c'est lui qui a mis le désordre dans notre chair et nous oblige à la cacher.

La nécessité du vêtement a été la première punition sentie du péché d'Adam et d'Eve. Avant leur chute, revêtus d'innocence et de sainteté, ils ne s'apercevaient pas de leur nudité, car ils ne ressentaient en eux aucun attrait, aucun mouvement qui devançât la direction de l'esprit. Mais aussitôt le péché commis, l'esprit de l'homme, qui s'était révolté contre Dieu, eut la suprême humiliation de voir la chair se révolter contre lui et vouloir le devancer, le dominer, l'entraîner.

Adam et Eve s'aperçurent donc aussitôt de leur nudité et ils en eurent honte, parce qu'ils sentirent la bassesse, la dégradation des mouvements charnels qui s'élevaient en eux. Aussi ils prirent des feuilles d'arbre pour s'en couvrir, et le soir Dieu lui-même, quand il vint leur reprocher leur désobéissance, les revêtit de peaux de bêtes, pour leur faire bien sentir leur déchéance. « Le voilà, dit-il, cet homme devenu semblable à nous ! » Hélas ! au lieu d'être devenu semblable à Dieu, il était devenu semblable à la bête et était même descendu au-dessous.

Depuis ce moment, en tout homme qui vient en ce monde, la chair est la rivale, l'ennemie de l'esprit ; elle veut le dominer, l'asservir ; elle incarne le désordre, le scandale ; elle est une honte et un danger ; il faut la cacher pour se réhabiliter un peu par la pudeur, et afin de n'être pas une pierre d'achoppement pour les autres.

Donc *étaler sa chair* corrompue, amorce de péché, c'est montrer qu'on n'a pas le sentiment de la plus élémentaire décence et qu'on ne craint pas de corrompre et de souiller l'innocence des autres. Que penser alors des femmes et des filles qui aujourd'hui s'habillent de façon à se déshabiller le plus possible, montrent leurs bras, leurs épaules, leurs jambes, etc. ? Il faut penser qu'elles ont perdu le sens de la pudeur et le respect d'elles-mêmes, qu'elles sont des scandaleuses, meurtrières des âmes, et par conséquent pourvoyeuses de l'enfer ; qu'elles ont toute la perversité d'Eve offrant à Adam le fruit défendu, quand elle devait déjà sentir en elle-même tout le mal qu'elle s'était fait en le mangeant.

Il faut penser qu'après tous les avertissements donnés par le pape, les évêques et les prêtres, elles sont bien coupables et ne méritent plus guère le nom de chrétiennes. Au lieu d'être fières, elles devraient rougir jusqu'au sang de se donner comme amorce aux mauvaises passions des autres. C'est la viande pourrie surtout qu'on donne comme amorce et vous savez le nom qu'on lui donne dans le langage populaire si expressif...

Orner sa chair, la parer somptueusement, c'est parer son plus dangereux ennemi, c'est se glorifier de ce dont on devrait s'humilier ; c'est ne guère comprendre sa misère.

Se glorifier de ses habits, c'est ressembler au forçat qui se glorifierait du boulet qu'il traîne aux pieds et de la marque d'ignominie qu'on lui a imprimée au fer rouge sur le front ; car les habits sont la marque humiliante de notre déchéance et de la corruption de notre chair. Le seul habit qui nous convienne, c'est celui de l'humiliation et de la pénitence.

II. — Une mauvaise enseigne

« *Femmes et filles, vous vous servez de nous comme enseigne et comme réclame : oh ! la mauvaise enseigne !* »

Alors même que les habits ne sont que des chiffons et des « cache-misère, » ils tiennent une grande place dans les préoccupations de la plupart des femmes. Elles les choisissent de toutes les couleurs : mauve, kaki, beige, bois de rose, vert, jaune, violet, rouge, etc., etc., et de toutes les formes, même les plus excentriques, les plus ridicules, les plus gênantes, selon la mode qui change tous les jours. Pourquoi cela ? C'est qu'elles veulent par là se faire remarquer, attirer l'attention sur elles : les habits sont leur enseigne.

Mais défiez-vous, hommes, jeunes gens : ces enseignes sont des trompe-l'œil. Il faut savoir les lire. Je vais vous apprendre à en lire quelques-unes d'après lesquelles vous trouverez le sens des autres.

Enseigne : belles plumes ; lisez : peu de cervelle. — Toilette indécente ; lisez : cœur corrompu, serpent sous les fleurs. — A la dernière mode ; lisez : pas même de chemise dessous, fournisseurs impayés. — Mise somptueuse à l'église ; lisez : piété fausse, hypocrite, etc.

Mes chères sœurs, comme la vanité vous aveugle ! Vous devez bien savoir que ce n'est pas l'habit qui fait le moine ; que la toilette, les poudres, les fards ne changent que l'apparence, l'enveloppe, sans rien donner ni ajouter à ce qui est dessous ; que du fumier, même dans un beau sac de soie brodé, est toujours du fumier [1] ; que de l'or dans un sac grossier est toujours de l'or, et qu'un âne avec toutes les belles toilettes du département est toujours un âne.

D'autre part, quelle aberration, quelle folie — aujourd'hui trop généralisée — de se faire les esclaves de la mode !

Que faut-il penser en effet de la mode ?

1º Elle est très souvent *de mauvais goût, grotesque, ridicule :* elle fait ressembler à des arlequins, à des carnavals. Elle fait d'une femme un paquet drôlement ficelé, un épouvantail pour les moineaux. Que n'avons-nous pas vu déjà dans ce genre depuis notre enfance : crinolines, tournures, montagnes sur l'arrière, bosses sur le devant, formes guêpe, coiffures monumentales, jupes entravées, souliers à talons échasses, etc.

2º Souvent la mode est *très incommode, très gênante,* met les vaniteuses au supplice, nuit à leur santé, et à celle de leurs enfants si elles entrent dans le mariage, pour aboutir à rendre ridicule.

3º La mode est *changeante,* et pour la suivre il faut qu'une femme ressemble aux girouettes des toits qui tournent à tous les vents.

4º La mode est *ruineuse,* car elle prend beaucoup de temps et beaucoup d'argent, et souvent l'argent des autres.

[1] Hombeline, sœur de S. Bernard, étant allée à Clairvaux très élégamment vêtue pour rendre visite à ses frères, ceux-ci refusèrent de la recevoir, et André, l'un d'eux, qui se trouvait à la porte, l'appela « un sac d'ordures bien paré. »

5º La mode est *absorbante :* elle empêche les femmes de s'occuper de ce dont elles devraient se soucier avant tout : de Dieu, de leur salut, de leur mari, de leurs enfants. Elle est la mort de la vraie piété.

6º La mode n'est pas recommandable dans son *origine.* Elle est lancée par quelques mondaines, par des spéculateurs peu consciencieux, par des femmes souvent sans respect d'elles-mêmes. Et toutes les femmes de France, de Navarre et d'ailleurs, se croient obligés de se faire les esclaves de ce monde-là et de se mettre à sa remorque !

7º La mode est *tyrannique :* elle impose une vraie servitude.

8º La mode est l'expression, l'*aliment de l'orgueil,* elle est l'idolâtrie moderne, idolâtrie véritable, qui fait qu'on s'adore soi-même.

Et on pourrait en dire bien davantage.

Rappelons seulement qu'il y a une mode que Dieu lui-même, dans la Genèse, a déclaré abominable à ses yeux : c'est celle qui fait adopter par les femmes la tenue, l'habillement des hommes, par conséquent la tenue à la garçonne et les cheveux coupés d'aujourd'hui.

62

Les habits *(suite)*

III. — Les péchés d'immodestie

« *Si nous revêtons le corps, nous ne revêtons pas l'âme. Il n'est même pas rare que nous lui fassions perdre la robe nuptiale sans laquelle on n'entre pas au ciel, c'est-à-dire que souvent nous sommes causes de fautes graves.* »

D'abord l'immodestie et l'indécence dans la toilette sont toujours coupables et facilement elles deviennent matière grave, surtout les nudités chez les femmes. Et si ces nudités ne sont quelquefois pas graves en elles-mêmes, souvent elles le sont par les intentions perverses de celles qui se les permettent et par les scandales qu'on sait qu'elles donnent : car elles provoquent de mauvaises pensées, de mauvais désirs, de mauvais regards, de mauvais propos, des manières inconvenantes.

Dans un certain monde, on ne se fait pas scrupule sur ce point, sous prétexte que ces tenues sont admises dans la prétendue bonne société. Eh bien ! il faut que cette prétendue bonne société sache qu'elle est en cela même le monde qu'a maudit Notre-Seigneur à cause de ses scandales. On verra, au jugement de Dieu, tous les péchés abominables que ces nudités auront fait commettre.

Voilà pour les péchés d'immodestie ; mais ils ne sont pas les seuls que l'on commette par son habillement. La vanité dans les habits mène à la violation de tous les commandements ; du premier : elle est l'idolâtrie de soi-même, la mort de la piété et de l'amour de Dieu ; — du deuxième : elle est la violation de la promesse sacrée : « Je renonce aux pompes de Satan » ; — du troisième : elle fait de l'assistance aux offices une irrévérence, une insulte à Jésus, à qui on ne pense pas et à qui on

veut ravir des adorateurs ; — du quatrième : elle tue dans le cœur des jeunes filles l'affection qu'elles doivent à leurs parents ; pour contenter sa vanité, une jeune fille mettra ses parents à la gêne, les volera, et pendant qu'elle portera des habits somptueux, son père et sa mère grelotteront de froid et seront couverts de haillons ; — du cinquième : elle est un suicide par la forme des vêtements trop serrés qui abrègent la vie de la mère et sont cause que des enfants viennent au monde morts-nés ; — du sixième : de combien de fautes d'impureté est cause l'immodestie, ou même simplement le luxe dans les habits ! — du septième : de combien d'injustices la toilette est cause ! Qui dira tous les parents ou les voisins volés, les fournisseurs impayés ; qui dira toutes les complicités coupables apportées à la vanité des enfants ? — du huitième : que de mensonges la vanité fait dire, que de médisances, de calomnies la jalousie excite sur la toilette des autres ! — du neuvième et du dixième : que de pensées et de désirs d'impureté et de vol la vanité fait naître !

Et par conséquent que d'âmes jetées en enfer par la toilette !

IV. — Le modèle a suivre

« *O femmes, ô filles, ne pourriez-vous pas pour votre toilette choisir un meilleur modèle que celui qu'inventent celles qui font la mode ? Dieu n'a-t-il pas donné au monde une femme idéale qui devrait vous servir de modèle en tout ?* »

La Vierge, en effet, doit être le modèle idéal de toutes les femmes chrétiennes, dont le plus beau titre est celui d'enfants de Marie. Or Marie sur terre avait son habillement, dont nous avons les grandes lignes dans le portrait laissé d'elle par S. Luc.

De plus, dans le cours des siècles, la Sainte Vierge est apparue bien des fois et la forme de ses vêtements a été décrite par les voyants ou les voyantes. Cette forme a varié pour certains détails, mais il y en a d'autres qui se retrouvent toujours. De là on peut parfaitement tirer les règles générales qui conviennent à l'habillement des femmes chrétiennes.

Dans toutes ses apparitions, je crois, la Vierge est revêtue d'une grande robe qui descend jusqu'à ses pieds. Ordinairement la robe est retenue au milieu du corps par la ceinture. Souvent aussi, par-dessus, la Vierge porte le grand manteau. La coiffure est le plus communément un voile.

Pourquoi ne s'en tiendrait-on pas à ces règles générales dans l'habillement des femmes chrétiennes ? Et la Vierge n'a pas changé de mode, elle a gardé toute sa vie le même habillement. Pourquoi les femmes, au moins celles qui sont sérieuses, seraient-elles plus changeantes que leur Mère du ciel ? Elle les valait bien.

V. — Revêtir le Christ

« *Il n'y a qu'un habit dont vous devez être soucieux de vous revêtir. C'est, d'après l'apôtre S. Paul, le Christ :* Induimini Dominum Jesum Christum. (Rom., XIII, 14). *Pour cela il faut vous dépouiller du vieil homme.* »

Vous revêtir du Christ, c'est vous revêtir de la robe nuptiale de la charité, sans laquelle nul ne sera admis aux noces de l'Agneau. Nous avons tous été revêtus de cet habit au jour de notre baptême : *Quicumque baptizati estis, Christum induistis.* (Gal., III, 27). Cet habit du baptême suffit à ceux qui meurent avant l'usage de la raison.

Mais à l'âge de raison, pour être vraiment revêtu du Christ, il faut prendre intérieurement les pensées, les sentiments, les manières de voir du Christ et extérieurement reproduire les exemples et l'Evangile du Christ.

Pour en arriver là, il faut absolument se dépouiller du vieil homme, c'est-à-dire de l'homme tel que l'a fait le péché d'Adam, avec ses passions, ses convoitises, la triple concupiscence de l'orgueil, de l'avarice et de l'amour du plaisir ; c'est l'homme conduit par l'orgueil et par les sens.

On y parvient en le mortifiant de toutes manières, en refusant de se plier à ses exigences, en mourant de plus en plus à soi-même, selon la recommandation de Notre-Seigneur : *Abneget semetipsum*, en ne se recherchant pas soi-même, mais en cherchant Dieu et son règne absolu sur soi.

Voilà, chrétien, le vieil habit déchiré et souillé qu'il faut rejeter ; voilà le bel habit neuf dont il faut vous revêtir.

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

LE CHRIST DANS L'EUCHARISTIE

Memoriam fecit mirabilium suorum.
Il nous a laissé le souvenir de ses œuvres merveilleuses.
(Ps. CX, 4).

Mes frères,

Ce qu'on peut appeler, avec le Psalmiste, l'abrégé et le mémorial de toutes les œuvres merveilleuses de Dieu, le chef-d'œuvre de sa puissance au service de son amour ; ce qui est le suprême honneur de la Sainte Eglise, son incomparable trésor, son espérance dans ses luttes et sa consolation dans ses tristesses ; ce qui est la glorification et comme la transfiguration de l'humanité participant à la divinité de son Créateur ; ce qui est pour nous la source intarissable de toutes les grâces, le principe de toute sainteté, le gage de notre résurrection future et de notre immortalité bienheureuse ; ce qui est le dogme le plus auguste de notre foi, le centre vivant de notre culte, autour duquel tout gravite et à qui tout aboutit ; ce dont S. Augustin a pu dire : « Dieu, avec toute sa sagesse, n'a pas su nous donner davantage, avec toute sa richesse n'a pas eu de quoi nous donner davantage, avec toute sa puissance n'a pas pu nous donner davantage, » c'est cela même qui est proposé en ce jour à vos hommages et à votre adoration, c'est l'Eucharistie.

Ce qui est contenu dans l'Eucharistie, sous les apparences sacramentelles du pain et du vin, vous

le savez, l'Eglise elle-même vous le dit et nous le répétons sans cesse avec elle quand on expose le Saint-Sacrement sur nos autels, c'est le vrai corps qui est né de la Vierge Marie, qui a souffert et qui a été immolé sur la croix pour le salut de l'humanité : *Verum corpus natum de Maria Virgine, vere passum, immolatum in cruce pro homine.*

Deux mystères résument toute l'existence terrestre du Christ Jésus, l'un qui la commence et l'autre qui l'achève : l'Incarnation et la Rédemption. Et ces deux mystères, nous les retrouvons dans l'Eucharistie.

L'Eucharistie, c'est le Christ Jésus, Dieu fait homme, qui perpétue à travers les siècles son Incarnation, *verum corpus natum de Maria Virgine ;* et c'est le Christ Jésus, Dieu devenu Sauveur des hommes, qui perpétue parmi nous le mystère de notre Rédemption, *vere passum, immolatum in cruce pro homine.*

I

L'Eucharistie, m. f., c'est Jésus-Christ, Dieu fait homme, qui perpétue à travers les siècles le grand mystère de son Incarnation. Celui qui est là, réellement présent, réellement vivant dans l'Eucharistie, c'est notre Dieu. A genoux donc devant lui et adorons-le !

D'une main pieuse je prends l'Evangile de S. Jean. Je l'ouvre à la première page. Quelles sont ces paroles que j'y lis ? C'est un cri sublime, comme un écho de la grande voix de l'éternité. Ecoutez : « Au commencement, c'est-à-dire avant toutes choses, avant toute création, était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » Principe de toutes choses, c'est par lui que tout a été produit. Rien n'a été fait sans lui. Rien ne subsiste hors de lui. C'est par lui que se meut tout ce qui a mouvement, par lui que fructifie tout ce qui a vie, par lui que pense tout ce qui a conscience.

Mais où donc l'Evangéliste veut-il en venir ?

« Ce Verbe éternel est descendu des cieux sur la terre et il s'est fait chair. *Et Verbum caro factum est.* » Cet infini s'est fait petitesse. Cet incréé s'est fait créature. Cette parole qui a peuplé le néant s'est réduite au silence. Cette félicité sans mélange a embrassé la souffrance et la misère ; car voilà, m. f., tout ce que veulent dire ces simples mots : « Et le Verbe s'est fait chair. »

L'Evangéliste ajoute : « *Et habitavit in nobis.* » Il a voulu habiter parmi nous, avec nous, en nous, *in nobis.* Il a voulu être tout près de ceux qu'il aime et dont la présence fait sa joie et semble lui être indispensable. Il a voulu être mêlé à leurs affections, à leurs peines, à leurs bonheurs, à leur vie tout entière. Il a voulu s'attacher leur esprit par sa lumière et leur cœur par son amour, *et habitavit in nobis.*

O mes frères, je viens de vous dire le premier et le dernier mot des desseins de Dieu, ce qui est la base et le sommet, la pierre angulaire et la clé de voûte du christianisme : un Dieu qui s'est fait chair et qui habite avec nous. Cela, c'est l'Incarnation et c'est l'Eucharistie. On ne peut séparer ces deux mystères, car ils n'en font qu'un.

L'Incarnation est le prélude de l'Eucharistie et l'Eucharistie est l'extension de l'Incarnation. Sans l'Incarnation, l'Eucharistie ne serait qu'un symbole vide de toute réalité vivante. Mais sans l'Eucharistie, l'Incarnation restait à l'état de souvenir et risquait de se perdre dans l'éloignement des temps. Elle aurait toujours été pour nous le passé, tandis qu'elle est devenue quelque chose de toujours présent.

Et l'un et l'autre mystère auront pour consommation la communion éternelle de l'homme avec Dieu dans le ciel. Là-haut, dans les siècles qui demeurent, comme ici-bas dans le temps qui passe, ce sera toujours Dieu réellement présent parmi nous, habitant en nous, *et habitavit in nobis.*

Comme il fait bon contempler ainsi le dogme catholique dans son harmonieux ensemble ! Gardons-nous de cette étroitesse d'esprit qui ne mesure l'édifice de notre religion que par un petit côté. Elargissons nos horizons et envisageons l'œuvre de Dieu dans ses grandioses proportions et dans sa majestueuse unité. Notre foi en sera plus solide et notre piété n'y perdra rien de sa vie.

Il est facile, en effet, de voir que tout s'enchaîne dans nos croyances et que le même dessein qui a inspiré à Dieu de venir sur la terre lui a inspiré d'y rester. La première fois, il s'est caché sous l'enveloppe de notre corps. La seconde fois, il cache sa divinité et son humanité sous les apparences du pain. Mais sous la blanche hostie comme dans sa chair visible, à l'autel du sanctuaire comme à la crèche de Bethléem, je reconnais mon Créateur et je dis : « Il est vraiment l'Emmanuel, Dieu avec nous. »

Si la raison, toujours en quête d'objections parce qu'elle est déroutée par la profondeur insondable d'un tel mystère, ose nier la présence réelle de Dieu dans l'hostie consacrée, elle en vient bien vite à nier de même la présence réelle de la divinité dans l'humanité du Christ. Qui refuse de l'adorer dans le sacrement de son amour est fatalement conduit à refuser de l'adorer dans la crèche, car les deux mystères nous offrent le même Dieu caché pour être avec nous.

Ce Dieu, objet de notre foi et centre de notre culte, n'est pas une divinité abstraite, impassible, glacée, que conçoivent et qu'enseignent les philosophes ; ce n'est pas le Dieu cruel et sans entrailles dont parle le poète découragé, un Dieu qui, après avoir tiré le monde du néant, l'abandonne au hasard au sein de l'espace où il l'a lancé d'une chiquenaude dédaigneuse, pour se renfermer ensuite dans une éternelle quiétude ; ce n'est pas un Dieu qu'il faudrait aller chercher par delà l'immensité des nues, dans les profondeurs impénétrables du ciel, sombre destin sourd à nos prières, aveugle à nos misères, insensible devant nos larmes et nos douleurs.

Notre Dieu, c'est un Dieu vivant, c'est un Dieu à qui nous avons inspiré un véritable amour et qui, pour s'unir à nous, n'a reculé devant aucun prodige ni aucun sacrifice. C'est le Dieu de l'Eucharistie à qui je puis parler, car il entend mes plaintes, et

en qui je puis avoir confiance, car tout Dieu qu'il est, il a un cœur humain.

Qui peut donc s'étonner des honneurs dont l'Eglise entoure ce divin mystère ? Oui, ils ont grandement tort, ceux qui critiquent nos solennités eucharistiques. Nos fêtes ne sont pas des parades idolâtriques, ni nos génuflexions des rites vides de sens. Ce que nous adorons dans cette hostie sainte, ce n'est pas une création de notre imagination exaltée ; c'est notre Dieu réellement présent, d'une présence qui nous est garantie par ses solennelles affirmations.

Que l'hérésie cesse donc de se réclamer du Christ et d'accepter son autorité divine, ou bien qu'avec nous, logique et adhérant à sa parole si précise, elle s'agenouille devant l'hostie qui le cache et qu'elle chante à son tour : « Je vous adore à deux genoux, ô divinité cachée sous ces figures. *Adoro te devote, latens Deitas, quæ sub his figuris vere latitas !* »

Ici notre Dieu est avec nous. Hélas ! faut-il achever avec S. Jean, dont nous avons commencé de lire l'Evangile : « Il est venu parmi les siens, et les siens ne l'ont pas reçu. *Et sui eum non receperunt* » ? Le Christ, restant parmi nous dans son Eucharistie, est-il moins méconnu que le Christ venant une première fois sur la terre ? Avec quelle indifférence on déserte ses églises ! On l'y laisse seul comme dans une prison. Avec quel sans-gêne on le traite et on se tient en sa présence ! Avec quel mépris on repousse ses sacrements ! Avec quelle froideur on les reçoit ! Est-ce donc à tort qu'a été instituée la solennité qui nous réunit aujourd'hui, m. f., et qui est un acte d'expiation autant que d'adoration ?

Que ces sentiments emplissent ce soir nos âmes ! A genoux donc devant notre Dieu ici présent ! A genoux, prêtres et fidèles, et unissant nos voix, faisons monter vers son autel de la terre et jusqu'à son trône du ciel une amende honorable qui couvre tous les blasphèmes et toutes les impiétés des pauvres âmes ingrates !

A genoux, et avec les anges qui entourent son tabernacle et qui se voilent la face devant sa majesté divine, faisons un acte d'adoration, digne de son infinie grandeur et de son infinie bonté !

Oui, je vous adore à deux genoux, ô divinité cachée sous ces figures ! Mon cœur se soumet tout entier à vous, parce qu'il défaille tout entier en vous contemplant dans votre Eucharistie. *Adoro te devote, latens Deitas, quæ sub his figuris vere latitas ; tibi se cor meum totum subjicit, quia te contemplans totum deficit.*

II

L'Eucharistie, ai-je ajouté, c'est Dieu qui s'est fait notre Sauveur et qui perpétue à travers les siècles le grand mystère de notre Rédemption. Oui, m. f., celui qui est là réellement sous ces apparences, c'est notre Sauveur.

Verbe éternel, le Fils de Dieu a formé un jour le dessein de prendre un corps dans le temps et il a quitté le sein de son Père. Pourquoi ? Avait-il en vue d'ajouter un rayon à sa gloire, d'accroître sa majesté et d'augmenter sa félicité ? Non, car infini dans ses attributs, sa béatitude, comme sa majesté, est un océan sans fond et sans rivage. Pourquoi donc alors ? Oh ! m. f., souvenez-vous de ce que l'Eglise nous met sur les lèvres dans le *Credo* que nous chantons le dimanche, comme le magnifique résumé de toute notre foi chrétienne : « *Propter nostram salutem.* C'est à cause de notre salut. »

Au titre de Créateur de l'humanité, Dieu a ambitionné de joindre le titre de Rédempteur, dût-il lui en coûter les plus durs sacrifices, car si une parole suffisait à sa toute-puissance pour tirer du néant l'homme qui n'était rien et ne pouvait opposer aucune résistance à la volonté créatrice, il ne peut devenir Rédempteur de l'homme qu'il a doué de liberté qu'à la condition de triompher de cette liberté et de se l'enchaîner par l'amour. Il s'est donc fait notre Sauveur.

C'est là toute la mission du Christ Jésus sur la terre, à Bethléem dans ses langes d'enfant, à Nazareth dans sa vie cachée et laborieuse d'ouvrier, à Jérusalem et à travers la Judée dans ses courses évangéliques, au Thabor dans les splendeurs de sa transfiguration, au Golgotha dans les humiliations de son crucifiement, au Mont des Oliviers dans le triomphe de son Ascension. Dans ses exemples, dans ses leçons, dans ses miracles, dans ses souffrances, il est notre Sauveur, et tout en lui a eu pour but unique notre salut, *propter nostram salutem.*

Il est notre Sauveur, nous délivrant, si nous avons foi en lui, de la servitude du péché, unique mal qu'il faut craindre parce qu'il est le principe de tous les maux, et nous affranchissant du joug honteux de nos passions et de nos vices, qui sont la source de toutes nos misères.

Il est notre Sauveur, ressuscitant, comme Lazare, l'humanité qui croit en lui, l'exhumant de ce sépulcre d'ignominie, de pourriture, d'esclavage, où elle gémissait dans les siècles de l'antiquité.

Il est notre Sauveur, rachetant et relevant de l'anathème qui pèse sur notre race quiconque met sa confiance en lui, et il nous ouvre les portes du ciel, où se réalisera la plénitude de notre salut.

Il est notre Sauveur. Cessera-t-il donc de l'être en se réduisant dans cet état où nous le montre le mystère eucharistique ? Non, m. f., ne doutons pas qu'il continue ici ses hautes fonctions de Rédempteur, et si la préoccupation de notre salut a inspiré toute son existence terrestre, elle n'inspirera pas moins sa nouvelle et miraculeuse existence dans les tabernacles. En sorte que nous pouvons dire, avec une absolue vérité : « Il est ici, et c'est pour nous sauver, c'est pour notre salut, *propter nostram salutem.* »

L'Eucharistie n'est pas moins le prolongement de la Rédemption que celui de l'Incarnation. Si l'autel est une autre crèche où le Christ Jésus naît et renaît sans cesse, il est également une autre croix où il nous rachète toujours.

Ici, dans l'Eucharistie, le Christ Jésus est notre Sauveur et il en exerce perpétuellement les fonctions. C'est ici qu'il a ouvert, dans la communion,